Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

15 | 2012

Varia

Non seulement les empires. Un bref regard critique sur les plus récentes études d'histoire comparée de l'Antiquité

Alberto Dalla Rosa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3710>

DOI : 10.4000/anabases.3710

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2012

Pagination : 101-114

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Alberto Dalla Rosa, « Non seulement les empires. Un bref regard critique sur les plus récentes études d'histoire comparée de l'Antiquité », *Anabases* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 01 avril 2015, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3710> ; DOI : 10.4000/anabases.3710

Non seulement les empires. Un bref regard critique sur les plus récentes études d'histoire comparée de l'Antiquité

ALBERTO DALLA ROSA

QU'UNE PLACE CONSIDÉRABLE ait été réservée à l'époque antique dans les études consacrées aux empires en tant que forme d'État ou en général comme système hégémonique n'est pas étonnant. L'Empire perse, celui d'Alexandre le Grand et celui de Rome ont pendant longtemps fourni un modèle irremplaçable avec lequel on pouvait comparer les autres structures politiques analogues de l'époque pré-moderne. La recherche d'une définition plus ou moins complexe de la notion d'empire a été menée surtout par des sociologues, des politologues ou des historiens dont les travaux étaient fortement influencés par la sociologie¹. Parmi les antiquisants, on a toujours noté une certaine

* Cet article est la version remaniée d'une intervention présentée le 17 décembre 2010 dans le cadre d'un séminaire du Master 2 RHIMA de l'université de Nantes. Je suis reconnaissant au professeur Frédéric Hurlet non seulement de m'avoir invité à présenter cette communication à Nantes, mais surtout pour la traduction française du texte italien.

1 La définition de ce qu'est un empire reste toujours une question ouverte à cause des grandes différences entre les structures politiques auxquelles on donne normalement ce nom. En dépit de l'absence d'éléments formels communs (par exemple la présence d'un empereur), des récentes publications comme celle de DOYLE 1986, p. 54-103 ont fourni une clef de lecture utile pour l'étude de l'expansion romaine dans l'Orient méditerranéen (cf. KALLET-MARX 1995 ; ECKSTEIN 2006, p. 8-10 et ECKSTEIN 2008, p. 373-376 ; cf. aussi ZECCHINI 2005). Même l'idée d'« empire sur invitation », proposée par LUNDESTAD 1986 pour expliquer les rapports entre l'Europe et les États-Unis dans l'après seconde guerre, a suscité l'attention des antiquisants (cf. ECKSTEIN 2006, p. 113-115 et CHAMPION 2007). Très importante pour la distinction entre hégémonie

difficulté à aller au-delà des limites de leur propre secteur. Cette tendance s'est inversée ces dernières années, marquées par un intérêt pour la comparaison historique, y compris parmi les spécialistes de l'Antiquité classique. Il faut y voir un facteur positif dans le sens où il leur permet d'un côté d'affiner et d'expérimenter une nouvelle méthodologie et de l'autre de transporter la richesse de leur propre tradition dans ce champ particulier, c'est-à-dire celui de la recherche historique orientée dans une perspective sociologique. Les récentes publications sont toutefois inégales soit pour des motifs structurels (actes de colloques, à opposer aux monographies d'un seul auteur), soit pour des raisons de méthode. Je ne serais pas surpris si dans les prochaines années les recherches les plus originales naissaient précisément de cette nouvelle tendance, mais il est nécessaire que l'approche comparative soit conduite après une sérieuse réflexion méthodologique, laquelle devrait non seulement établir comment conduire concrètement la comparaison, mais aussi tenter de définir les résultats que l'on en attend². Tout type de comparaison présuppose que la définition des unités d'analyse soit cohérente avec les propositions de la recherche. Il ne s'agit jamais d'une opération neutre dans le sens où la sélection des cas à étudier conditionne inévitablement les résultats. Plus important encore est le type de relation que l'on entend instaurer entre les différents cas. Le choix d'une analyse interprétative qui met en lumière les particularités de chaque contexte sera plus adapté si l'on veut marquer les différences et les originalités de chaque cas ; si l'étude se propose au contraire d'isoler les principes de causalité communs aux différents cas, elle sacrifiera inévitablement la complexité de chacune des situations³.

Même si la recherche comparée est souvent étiquetée comme relevant des sociologues, elle fait inévitablement partie du champ des nombreuses études historiques, y compris dans le domaine antique. Il est en fait impossible de rendre compte de phénomènes tels que le culte impérial ou l'évolution des élites municipales sans établir

et empire territorial est aussi l'étude de RICHARDSON 2008 sur l'évolution de la signification des termes *imperium* et *prouincia* entre le III^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle ap. J.-C. Pour un état des lieux exhaustif sur le débat sur le concept d'empire, vu dans la perspective d'un antiquisant, cf. HURLET 2011.

- 2 À un niveau superficiel, on peut confondre la comparaison avec le simple rapprochement de cas perçus comme semblables, cf. à ce sujet la synthèse de RAGIN 1987, p. 19 : « The sense of order-in-complexity is very strong in comparative social science because it is not difficult to make sense of an individual case (say, a general strike) or to draw a few rough parallels across a range of cases (a number of general strikes separated in time and space). The challenge comes in trying to make sense of the diversity across cases in a way that unites similarities and differences in a single, coherent framework. In other words, it is often impossible to summarize in a theoretically or substantively meaningful way the order that seems apparent across diverse cases. »
- 3 Ces deux approches de la comparaison sont appelées par RAGIN 1987 respectivement « case-oriented » et « variable-oriented » et font idéalement référence aux théories de Max Weber d'un côté et d'Émile Durkheim de l'autre (cf. RAGIN et ZARET 1983). Sans être exclusives, ces deux méthodes peuvent être utilement combinées dans une même étude.

de comparaison à un niveau géographique (la partie orientale et occidentale de l'Empire) ou chronologique (Haut-Empire et Antiquité Tardive). C'est souvent pour des recherches menées à grande échelle que l'on a eu recours à l'analyse comparée. L'étude générale des empires, en embrassant des époques et des continents différents, en est un exemple clair, mais on pourrait en citer tant d'autres. Toutefois, même à une échelle beaucoup plus réduite, il est toujours possible de trouver certaines unités culturellement, géographiquement et chronologiquement distinctes pour la comparaison desquelles il est possible d'isoler des éléments structurels caractéristiques⁴.

L'historien de l'hellénisme et du Haut-Empire romain sait fort bien que, même s'il existe d'indéniables traits communs entre ces deux périodes, l'époque antique qu'il prend en considération reste marquée par des réalités fortement spécifiques ; il ressent cependant rarement la nécessité d'une réflexion méthodologique lorsqu'il met en relation ces quelques éléments. C'est seulement quand il abandonne les frontières de son propre domaine d'étude et qu'il s'engage dans une analyse à plus grande échelle qu'il ressent la nécessité d'une telle réflexion. C'est ce qui est arrivé plus souvent ces dernières années grâce à la floraison déjà soulignée d'études comparatives conduites directement par des antiquisants ou dans lesquelles les antiquisants ont été activement impliqués. Il s'agit le plus souvent de publications qui comparent le monde antique avec d'autres mondes plus distants, en particulier la Chine, mais il ne manque pas de travaux consacrés exclusivement à l'Antiquité. Face à cette tendance, il est intéressant de se demander quels ont été les choix méthodologiques et les pratiques des savants impliqués. Plus qu'un jugement sur les contenus de chacune de ces recherches, c'est donc à la place de ces études dans le spectre des diverses techniques comparatives que j'entends m'intéresser brièvement.

En 1980 sont apparus de façon concomitante dans la revue *Comparative Studies in Society and History* deux articles qui tentaient d'analyser systématiquement les différentes approches méthodologiques utilisées dans la recherche en histoire comparée⁵. Tous deux proviennent du monde américain : le premier est signé par Victoria Bonnel⁶, sociologue de Berkeley et spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier russe, tandis

4 En fonction de l'échelle de la comparaison, les processus et les structures qui deviennent discriminants seront différents (cf. TILLY 1984, p. 60-65).

5 Il faut préciser qu'il n'existe pas une seule méthode comparatiste. Pour les sociologues et les politologues, la recherche comparée a souvent pour objectif d'expliquer de façon cohérente des phénomènes macro-sociaux en tentant de maintenir un certain équilibre entre la définition des principes généraux et la prise en considération des cas particuliers (cf. RAGIN 1987, p. 54). Les historiens ne doivent pas nécessairement se donner cet objectif, puisque leur but premier est l'interprétation correcte des sources et des contextes particuliers, et c'est ce qui leur donne une plus grande liberté dans le choix des unités à comparer. Pour cette raison, les considérations de Bonnel et Scopkol & Somers, en se concentrant surtout sur la manière dont les cas sont mis en relation les uns avec les autres, me semblent les plus indiquées pour un jugement sur les œuvres discutées dans cet article.

6 BONNELL 1980.

que le second a été écrit à quatre mains par Theda Skocpol et Margaret Somers⁷. Skocpol s'est affirmée comme une comparatiste depuis la fin des années 1970 grâce à ses études sur les révolutions française, russe et chinoise. Malgré certaines différences, les deux articles divisent avant tout les études comparatives en deux catégories en fonction de la manière dont la recherche est conduite. Pour la première approche, que Bonnel appelle « illustrative », les cas singuliers sont examinés et mis en relation avec une théorie générale, exposée au début de l'œuvre et mise ensuite en pratique pour enquêter sur les différentes situations historiques prises en considération. Les termes de comparaison ne sont pas mis en rapport entre eux, mais seulement avec le modèle général⁸. La seconde approche est au contraire définie comme « analytique » et caractérisée par le procédé opposé : la comparaison intervient entre unités équivalentes qui sont juxtaposées à la recherche de ressemblances et de différences qui peuvent éventuellement conduire à une généralisation.

Skocpol et Sommers vont au-delà de cette simple distinction. Pour eux, il n'est pas suffisant de prendre en compte la manière dont est conduite la recherche, mais il est nécessaire de considérer les résultats que les différentes recherches comparatives proposent. C'est principalement en fonction de l'objectif que l'on veut atteindre que l'on choisit les moyens les plus opportuns, et les deux chercheurs finissent par proposer un schéma tripartite qui enrichit celui de Bonnel. La « comparaison parallèle » (semblable à celle que Bonnel a définie comme « illustrative ») a pour fonction de démontrer la validité d'une théorie par le fait qu'elle puisse s'appliquer de façon productive à des cas historiques différents. Si l'on met l'accent sur les ressemblances entre les cas comparés, on tente de confirmer la prévisibilité des phénomènes analysés de manière à établir des règles générales de causalité. Ce type de comparaison est éminemment sociologique et il est celui qui pousse le plus facilement l'historien à la méfiance parce qu'en définitive, la recherche ne consiste pas vraiment à vérifier une hypothèse initiale ; au contraire, la théorie générale est utilisée pour lire les sources et choisit donc automatiquement celles qui s'adaptent au modèle. La confrontation avec la réalité historique peut contribuer à affiner le modèle, mais au fond elle ne le valide pas, ni ne l'infirme ; elle l'illustre simplement. Toutefois, cette méthode peut être féconde pour tester de nouveaux axes de recherches et surtout pour les réactions critiques des savants qui peuvent conduire à enrichir la discussion.

La « comparaison par contraste » se donne des objectifs différents. L'historien se limite à déterminer des contextes historiques comparables dans le sens où ils sont caractérisés par des éléments communs et pose donc une série de questions qui ont pour objet de mettre en lumière surtout les différences et les spécificités des contextes

7 SKOCPOL et SOMERS 1980.

8 Ce type de comparaison peut être rapproché de celui que RAGIN 1987 définit « case-oriented », dans lequel sont inclus aussi les modèles entre les cas particuliers avec un idéal-type selon le modèle weberien.

singuliers. Dans ce cas, le savant recourt à une méthode que Bonnel définit comme analytique, mais ce fait est justifié principalement par le renoncement explicite non seulement à l'application d'un modèle théorique construit *a priori*, mais aussi par une volonté successive de recherche de causes constantes ou d'autres généralisations. Pour citer Reinhard Bendix dans *Kings or People*, « l'analyse comparative doit améliorer notre compréhension du contexte dans lequel les liens de causalité peuvent être tracés. Sans connaissance du contexte, les liens de causalité risquent d'en rester à un niveau de généralité auquel ils n'ont pas la capacité d'accéder. D'autre part, les études comparatives ne devraient pas tenter de se substituer à l'analyse des causes, parce que celles-ci peuvent seulement traiter d'une série limitée de cas et ne peuvent pas facilement isoler les variables (comme doit le faire au contraire une analyse des causes)⁹ ». L'objet de la comparaison par contraste est de mettre en évidence les différences et donc elle est d'autant plus fructueuse que les termes de la comparaison sont distants entre eux. Pour citer encore Bendix, cette fois dans *Nation-Building and Citizenship*, « les études sociologiques comparées [...] donnent une plus grande visibilité à une structure que l'on met en contraste avec une autre. C'est ainsi que le féodalisme européen peut être plus précisément défini s'il est comparé, par exemple avec le féodalisme japonais ; la signification de l'Église dans la civilisation occidentale peut être comprise plus clairement si elle est mise en contraste avec la civilisation dans laquelle une structure cléricale semblable ne s'est pas développée¹⁰ ».

La dernière des approches considérées par Skocpol et Somers est la « comparaison macro-analytique ». Comme la comparaison par contraste, cette méthode utilise aussi l'approche analytique en ce qu'elle part de la juxtaposition et de la confrontation des cas particuliers ; toutefois, la comparaison a ici pour objectif, à travers la recherche de ressemblances et de différences, d'isoler des variables causales particulières et d'arriver ainsi à définir les motifs pour lesquels on a vérifié tel phénomène dans certaines sociétés, mais pas dans d'autres. Le degré de généralisation auquel aspire cette méthode est clairement dépendant de la distance (chronologique ou géographique) des cas étudiés, c'est-à-dire de l'échelle de la recherche. De toute manière, la comparaison macro-analytique a le mérite de ne pas partir d'un modèle *a priori* et de soumettre à la vérification les hypothèses de causalité qui guident l'enquête.

Ces considérations méthodologiques, même si elles sont vieilles de trente ans, restent toujours valides et ont été indiquées comme servant de guide par Walter Scheidel dans sa déclaration programmatique en ouverture du volume *Rome and China*, qui rassemble un certain nombre de contributions comparant les deux grands empires de l'Antiquité : l'Empire romain d'un côté et celui de la dynastie Han de l'autre¹¹. Ce volume est le premier à avoir été produit dans le contexte des recher-

9 BENDIX 1978, p. 15.

10 BENDIX 1977, p. 16-17.

11 SCHEIDEL (éd.) 2009, p. 5-7.

ches menées par le *Stanford Ancient Chinese and Mediterranean Empires Comparative History Project*, créé en 2005 par le même Scheidel pour favoriser le contact entre les historiens de ces deux mondes et élargir les perspectives des études sur les empires¹². Le projet a le grand mérite de s'inspirer des recherches des sociologues et de la longue tradition des études sur les empires, mais la manière dont elles ont été conduites est radicalement différente. Au lieu de promouvoir des recherches de savants qui se consacrent à l'étude des deux mondes, on préfère mettre en contact les spécialistes des deux secteurs. L'idée de fond est de stimuler la curiosité et de faire en sorte que le contact avec une réalité comparable, mais en même temps très différente, puisse apporter de nouvelles idées de recherches pour son propre secteur. Dans la mesure où il s'agit d'un projet, et non d'une œuvre particulière, le vœu de Scheidel est de faire avancer les études avec des publications successives de différents volumes qui traiteront du thème sous différents aspects et avec des méthodologies différentes. Ce qui paraît toutefois exclu est la possibilité de tomber dans la plus classique des recherches sociologiques, c'est-à-dire illustrative, dans le cadre de laquelle le modèle défini *a priori* est utilisé pour lire et sélectionner les sources des deux sujets de comparaison. Dans l'optique de Scheidel, la recherche doit être avant tout conduite par des historiens spécialisés dans leurs propres secteurs dans le respect des différences des contextes. On traite d'une approche comparative par contraste à laquelle peut succéder une recherche macro-analytique. Ces considérations programmatiques ont pour conséquence que la recherche est conduite principalement dans le cadre de colloques où les spécialistes des deux mondes se rencontrent.

Cette collaboration peut conduire à des résultats très divers en fonction de la manière dont les colloques sont organisés et selon les thèmes proposés. Toutefois, si l'on part du même volume *Rome and China*, on constate que, de façon surprenante, aucun thème spécifique n'a été indiqué. Les contributions de chaque spécialiste, qu'il soit romaniste ou sinologue, traitent de manière comparative d'un thème spécifique en en suivant l'évolution dans les Empires romain et chinois. Les Romanistes s'aventurent dans l'Empire chinois et, au contraire, les sinologues frappent aux portes de l'Empire romain. Le résultat est sûrement celui d'un volume stimulant, qui suscite pourtant une forte perplexité. Les thèmes traités dans chacune des contributions sont très vastes et quand il y a une tentative d'isoler des variables causales, elle apparaît suggestive, mais peu fiable en raison du caractère succinct de la discussion.

Un autre volume de la série, *The Dynamics of Ancient Empires* (2009), édité par Ian Morris et Walter Scheidel et dérivé d'une série de conférences tenues à Stanford, est organisé différemment¹³. Les contributions des différents auteurs forment autant de chapitres consacrés à un empire particulier, de l'Empire assyrien à l'Empire byzantin.

12 Pour des informations complémentaires, on peut consulter la page web : <http://www.stanford.edu/~scheidel/acme.htm>.

13 MORRIS et SCHEIDEL (éd.) 2009.

À ceux-ci s'ajoutent deux chapitres plus expressément comparatifs. Les éditeurs ont posé à chacun des auteurs quatre questions-clés à partir desquelles chaque empire est analysé, mais les exposés n'ont pas toujours tenu compte de toutes les questions de la même manière¹⁴. Même si certaines descriptions sont de très haut niveau (comme par exemple l'article de J. Wieshöfer sur l'Empire achéménide), dans son ensemble le volume ne produit aucune comparaison véritable et le chapitre préliminaire de synthèse confié à J. Gladstone et F. Haldon n'est pas particulièrement lié au reste du volume et assume plutôt les caractères d'une comparaison illustrative. Si les cinq empires traités dans le volume (Assyrie, Perse, Athènes, Rome, Byzance) constituent pour des raisons géographiques et historiques un intéressant point de départ pour la comparaison, la synthèse introductive traite de façon très générale des empires pré-modernes, qu'ils soient européens, asiatiques ou méso-américains.

Une structure semblable se retrouve dans le volume *Les Empires* édité en 2008 par Fr. Hurlet. Il s'agit dans ce cas de résultats d'une série de séminaires tenus dans le cadre de l'équipe de recherche de l'université de Nantes sur les Échanges dans la Méditerranée antique et médiévale¹⁵. Hurlet rappelle justement dans sa préface que c'est seulement en posant les mêmes questions qu'il est possible d'obtenir une vraie comparaison de la réunion de plusieurs spécialistes. Le fruit de cette comparaison est résumé dans les conclusions, signées par le même Hurlet et John Tolan. La principale donnée qui en émerge est que si les empires ont affronté dans de nombreux cas de manière comparable des problèmes comme la légitimation par rapport au passé et le rapport avec les autonomies civiques, il est difficile sur la base des sujets étudiés d'isoler un ensemble de caractéristiques qui peuvent définir de manière générale un empire, à moins que l'on ne veuille rester à un niveau de généralité si vaste que le résultat est à

14 Les questions ont une vaste portée et se concentrent sur les thèmes suivants : comment l'empire est-il né ; comment a-t-il réussi à survivre ; grâce à quelles structures politico-militaires et idéologiques a-t-il réussi à être consolidé ; quels étaient leurs fondements économiques de production, distribution et consommation de la richesse.

15 HURLET (éd.) 2008. L'initiative de Hurlet et Tolan n'est pas sans parallèles dans le contexte français. En 1977, Maurice Duverger avait déjà organisé une conférence sur le concept d'empire [DUVERGER (éd.) 1980] à laquelle avaient pris part d'éminents antiquisants tels que Pierre Lévêque et Paul Veyne. En l'absence de questions directrices, une vingtaine d'empires de divers époques et continents (Afrique comprise) ont été présentés ; la synthèse de Duverger se limite à isoler quelques caractéristiques récurrentes. Dans le volume de BÉRENGER et TULARD (éds) (1997), la présentation des empires depuis les royaumes hellénistiques jusqu'au III^e Reich est précédée par la définition d'un idéal-type, lequel apparaît assez problématique (pour une critique, cf. HURLET 2011, p. 115-116). MADELINE 2007 présente au contraire quatre essais consacrés à des empires antiques et modernes en plaçant au centre du discours la forme que l'empire revêt dans son espace (formel/informel, multiterritorial/extraterritorial, etc.). En faisant précéder la présentation des cas particuliers d'une forte idée directrice, le projet de Madeline apparaît comme un exemple de comparaison par contraste dans lequel l'hétérogénéité des cas étudiés est utile pour faire ressortir la diversité du rapport des empires avec leur propre espace.

la fin scientifiquement inutile. Le fait que le volume dérive de la tenue de séminaires est donc évident et l'accent mis sur les contextes particuliers rend difficile d'inscrire les contributions dans un cadre proprement et véritablement comparatif.

Décidément plus confus est le résultat d'un volume de 2001 édité par Susan Alcock et intitulé *Empires*, issu d'un colloque de 1997¹⁶. Les contributions vont de l'Empire romain à l'Empire chinois en passant par les civilisations pré-colombiennes. Bien que la préface fasse expressément référence au comparatisme, le volume ne va pas beaucoup au-delà de la simple juxtaposition de ses parties. Il manque un type de question-clé et les différents chapitres sont organisés en d'amples sections en fonction de l'argument traité. On renonce aussi à une conclusion générale, pour autant que celle-ci puisse être possible ou utile étant donné le spectre très vaste des situations étudiées.

Le livre *Conceiving the Empire : China and Rome Compared*, publié en 2008 par les soins du romaniste Fritz-Heiner Mutschler et du sinologue Achim Mittag est issu de nouveau d'un colloque qui a eu lieu en 2005¹⁷. Bien que les éditeurs n'aient rien à voir avec le projet lancé à Stanford, leur volume est sûrement celui qui, de tous, correspond le mieux aux déclarations programmatiques de Scheidel sur la recherche comparée entre Rome et la Chine. Au lieu d'affronter en général le thème des empires comme structure politique, les éditeurs ont préféré se concentrer surtout sur la manière dont l'historiographie de la Rome impériale et celle de la dynastie chinoise Han ont décrit et présenté leurs empires respectifs. Chaque section est composée de plusieurs paires d'articles, dans lesquelles romanistes et sinologues tentent de répondre, chacun pour son propre domaine, à une question commune. L'historiographie n'est pas l'unique argument traité et d'autres paires d'interventions explorent le pouvoir des images et la cartographie. Il n'a donc pas été demandé à chacun des spécialistes de s'aventurer dans le domaine des autres, ni de mener à bien des comparaisons explicites. Cette précaution permet, dans les intentions des éditeurs, d'obtenir le meilleur de chacune des contributions. La comparaison explicite est contenue dans l'épilogue écrit par Mutschler et Mittag, où sont repris de façon particulière et comparés les résultats des paires d'articles. Cette comparaison constitue la base pour l'exposition des ressemblances et des différences et surtout pour indiquer en clôture de nouveaux parcours de recherche possibles.

Le volume *Des Rois au Prince* édité par Ivana Savalli-Lestrade et Isabelle Cogitore est organisé de manière semblable¹⁸. Les sections thématiques contiennent des paires d'articles qui, sans répondre dans chaque cas aux mêmes questions, illustrent néan-

16 ALCOCK (éd.) 2001.

17 MUTSCHLER et MITTAG (éd.) 2008. L'intérêt de Mutschler pour la comparaison entre l'historiographie impériale et romaine et l'historiographie chinoise de l'époque Han a déjà donné lieu à de nombreuses études, parmi lesquelles MUTSCHLER 1997 ; MUTSCHLER 2006 ; MUTSCHLER 2007 ; MUTSCHLER 2008.

18 SAVALLI-LESTRADE et COGITORE (éd.) 2010.

moins un même aspect du pouvoir monarchique dans les mondes hellénistique et romain. La comparaison, au lieu d'être présentée à la fin, est brièvement confiée à l'introduction de chacune des sections. Il est ainsi possible pour le lecteur de replacer chacune des contributions dans le cadre général¹⁹.

Comme le montre cette énumération synthétique, l'histoire comparative semble ces dernières années avoir vécu seulement de colloques ou de volumes collectifs. C'est sûrement un aspect important, mais il faut également signaler des publications d'auteurs uniques. Un premier exemple est *The Roman Bazaar* de Peter Bang²⁰. Le savant danois est, parmi les antiquisants, un des plus grands spécialistes et promoteurs des études comparatives auxquelles il a contribué avec d'importants articles et surtout avec la mise en place du projet *Tributary Empires Compared*, auquel participent des spécialistes des Empires romain, byzantin, ottoman et moghol²¹. Au centre de la monographie de Bang se trouve la tentative d'indiquer un nouveau modèle pour l'interprétation de l'économie de l'Empire romain et, en général, des autres sujets politiques définis comme des « tributary empires ». Ce terme veut isoler une certaine catégorie d'empires dans lesquels l'intégration économique et le mouvement des biens produits étaient principalement une conséquence des exigences tributaires de l'État et non de la tendance au profit d'une classe marchande. Ce nouveau point de vue est clairement exprimé au début et ensuite confirmé dans les chapitres successifs. Si l'on veut classer le livre de Bang dans une des catégories élaborées par Skocpol et Somers, celui-ci entre sûrement dans la comparaison parallèle, même si, dans ce cas, le but n'est pas tant d'illustrer l'idéal-type appelé « tributary empire » que de démontrer à travers les ressemblances avec l'Empire moghol l'applicabilité de ce modèle à l'Empire romain. Cela permet à Bang de fonder son analyse de l'économie romaine sur un autre plan par rapport au traditionnel dualisme interprétatif qui oppose les primitivistes et les modernistes²².

Un exemple d'étude qui illustre un modèle général est le volume d'Arthur Eckstein, *Mediterranean Anarchy, Interstate War, and the Rise of Rome*, dans lequel l'auteur exploite la théorie politique réaliste comme clé de lecture pour interpréter l'irruption de Rome dans la Méditerranée orientale²³. Le modèle du Réalisme prévoit que tout État est natu-

19 Même les actes du colloque publiés dans GENÊT 2007 sur Rome et l'État Moderne européen sont structurés par paires d'articles dans lesquels un même argument est abordé par un romaniste et un médiéviste, même si ce n'est pas toujours sur la base des mêmes questions directrices. Malheureusement, les conclusions de Claude Nicolet restent à un niveau de comparaison trop superficiel.

20 BANG 2008.

21 Informations complémentaires disponibles à la page web <http://tec.saxo.ku.dk/>. Sur la définition et la comparaison des empires tributaires, cf. BANG, 2003 ; BANG et BAYLY, 2003.

22 Sur cette opposition entre les écoles de Rostovtzeff et Finley, cf. BANG 2007.

23 ECKSTEIN 2006.

rellement porté à chercher sa propre sécurité et que celle-ci peut dériver seulement de la suprématie dans la lutte pour le pouvoir avec d'autres États. Dans cette perspective, la tendance à une politique impérialiste est vue comme une logique inéluctable pour tout État, indépendamment du succès avec lequel il peut la mener. Avant de passer à l'Empire romain, Eckstein montre de quelle manière la théorie est confirmée par l'analyse des relations internationales dans la Grèce classique et le monde hellénistique. Comme toute analyse illustrative, celle-ci a le défaut d'écarter les sources qui n'entrent pas dans le modèle ; toutefois, elle a sûrement le mérite de mettre en évidence toute une série de sources qui rejettent les thèses de William Harris selon lesquelles l'agressivité impérialiste romaine était un fait exceptionnel dans l'Antiquité²⁴.

Un dernier exemple est au contraire plus proche de la comparaison par contraste. Il s'agit d'un livre d'Alexander Beecroft, *Authorship and Cultural Identity in Early Greece and China*, publié en 2010²⁵. L'objet de la comparaison est de mettre en évidence comment, dans le cadre de la naissance et du développement d'une littérature capable de conquérir des peuples de langue et cultures différentes, les notices biographiques relatives à chaque auteur – mais aussi fournies par les sources – furent un important moyen pour communiquer des visions de la poésie et de la littérature en général. Beecroft affirme explicitement vouloir mettre au point une clé interprétative qui puisse être aussi appliquée à d'autres littératures de caractère cosmopolite, comme les littératures arabe, sanscrite, perse et latine. La comparaison est justifiée par la présence de certaines caractéristiques communes importantes entre les deux littératures. La clé de lecture met en lumière ressemblances et différences, dont on ne cherche toutefois pas les causes.

Quelles conclusions tirer de ce panorama ? Du point de vue thématique, il y a une claire préférence pour les études comparatives sur l'Empire romain et l'Empire chinois. Il s'agit sûrement d'un thème important, mais il faut prendre également en compte l'intérêt général pour la Chine, nouvelle puissance de l'économie mondiale qui n'est désormais plus émergente. En tout cas, si ce à quoi l'on donne la plus grande importance est la rencontre dans un colloque entre les spécialistes de deux mondes différents, les résultats de la comparaison risquent d'être maigres au moment de la publication des actes. Le simple rapprochement de réalités diverses ne produit pas nécessairement une bonne comparaison, et parfois les conclusions finales en restent à un plan trop général. Ceci est particulièrement évident dans le volume *The Dynamics of Ancient Empires* ou dans le volume *Empires* édité par Alcock, où les conclusions manquent totalement. Ces considérations ne constituent pas un jugement de valeur sur chacune des contributions, souvent très bonnes, mais sur l'efficacité comparative du volume dans son ensemble.

24 HARRIS 1979.

25 BEECROFT 2010.

Comme l'écrivait Marc Bloch dans un article de 1934²⁶, « l'unité de lieu n'est que désordre. Seule l'unité de problème fait centre ». Si cela est vrai, l'étude de deux lieux aussi distants que le sont la Méditerranée et la Chine ne peut pas non plus porter de fruits si elle n'est pas justifiée par l'étude d'un problème déterminé. Si donc les rencontres entre romanistes et sinologues sont décidément bienvenues d'un point de vue académique, elles risquent de ne pas aller très loin d'un point de vue scientifique si elles ne sont pas guidées par une claire définition d'un ou plusieurs problèmes à affronter. Ce risque demeure même quand le thème central est trop vaste, comme dans le volume *Roma and China* édité par Scheidel, dans lequel chacune des contributions tente de résumer en vingt à trente pages de complexes processus de longue durée relatifs aux deux empires pris en considération. Cela conduit inévitablement à traiter trop rapidement les sources et dès lors à relativiser la force des argumentations. Si c'est donc l'unité de problème qui doit être mise au centre, il est évident que les monographies qui risquent d'atteindre le mieux ce résultat sont celles qui ont été écrites par un seul auteur. Les livres de Bang, Eckstein et Beecroft sont un très bon exemple d'études comparatives où l'argumentation trouve un espace suffisant pour faire de l'hypothèse de travail plus qu'une simple suggestion : en l'occurrence une pertinente clé de lecture pour interpréter les données disponibles.

Il faut toutefois tenir compte de certains aspects pratiques qui ont de claires conséquences sur la manière dont est conduite la recherche. Ceux-ci sont bien illustrés dans la préface du volume *Conceiving the Empire : China and Rome Compared* de Mutschler et Mittag. Comme il a déjà été dit, les deux éditeurs affirment que la meilleure manière de ne pas tomber dans des généralisations ou des banalités est de laisser les spécialistes se concentrer seulement sur leur propre domaine de manière à ce qu'ils traitent au mieux le problème et qu'ils ne soient pas par la force des choses guidés (ou détournés) par la volonté de trouver des ressemblances ou des différences avec l'autre sujet de la comparaison. Cette approche est à l'opposé de celle qui est utilisée dans *Rome and China*, où chaque auteur traitait un seul thème aussi bien pour l'Empire romain que pour la dynastie Han. Aucune des deux méthodes n'est meilleure *a priori*, mais à mon avis la route empruntée par Mutschler et Mittag permet d'obtenir de bons résultats, même quand les participants au colloque n'ont pas d'expérience particulière en matière d'historiographie comparée. Cette solution est particulièrement souhaitable, puisqu'il ressort de la tendance des dernières années que même dans le futur proche, beaucoup de l'effort comparatif qui sera déployé par les antiquisants se concrétisera dans l'organisation de colloques et dans la publication de volumes collectifs. En posant les mêmes questions aux différents contextes et en attendant donc des réponses différentes de la part des divers spécialistes, le type de comparaison sera nécessairement la comparaison « par contraste ». C'est sûrement la limite la plus évidente de ce choix, mais je reste

26 BLOCH 1934, p. 81.

convaincu que les colloques à visée comparative organisés d'une autre manière auront plus de difficulté à atteindre les résultats attendus.

En outre, même si regarder des mondes lointains comme la Chine peut sembler plus stimulant, l'étude comparée des monarchies hellénistiques et de l'Empire romain est un domaine qui mérite sûrement plus d'attention que celle dont il a joui jusqu'à maintenant. En particulier, le colloque dont est sorti le volume *Des Rois au Prince* peut être, je crois, considéré comme un bon point de départ pour l'organisation d'autres événements capables d'impliquer spécialistes d'histoire impériale romaine et d'histoire de l'époque hellénistique. En fait, s'il est aujourd'hui toujours plus difficile pour un chercheur de dominer aussi bien l'histoire grecque que l'histoire romaine, l'étude des deux périodes reste toujours dans la formation de tout antiquisant. C'est ce qui permet une communication et une collaboration plus étroites et plus simples par rapport à celles que l'on peut instaurer, par exemple, avec les sinologues. Si de nombreuses années de rencontres avec ces derniers sont nécessaires avant de faire avancer une connaissance réciproque, ce n'est pas le cas pour les spécialistes de l'hellénisme et ceux de Rome. Beaucoup ont encore des expériences de recherche dans les deux secteurs et peuvent faire le lien pour l'organisation des groupes de travail communs. Ces conditions pratiques favorisent donc la réussite des colloques qui impliquent les spécialistes des deux périodes. Poser des questions communes pour obtenir des réponses différentes est un bon moyen de sortir de l'optique qui voit les monarchies hellénistiques et l'Empire romain seulement comme deux moments historiques qui se sont succédé dans l'Orient méditerranéen. Traiter ces deux sujets comme deux phénomènes séparés permet avant tout de mieux comprendre le problème de la naissance et de la consolidation de l'institution monarchique dans deux cultures politiques qui avaient été longtemps caractérisées par l'aversion à l'égard de cette institution. L'objet de colloques comme celui qui a donné naissance au volume *Des Rois au Prince* est de faire ressortir les spécificités des contextes et de créer les prémisses pour des études qui peuvent isoler aussi des variables causales et tenter de déterminer les motifs pour lesquels *basileis* et *imperatores* adoptèrent des politiques semblables ou différentes pour affronter les mêmes problèmes.

En conclusion, il ressort que si le rapprochement de mondes lointains comme Rome et la Chine peut donner l'illusion d'un plus profond engagement comparatif, la manière dont cette étude a été menée jusqu'à présent a montré de grosses limites. Pour éviter les généralisations et banalités que l'on impute souvent aux recherches sociologiques, les antiquisants ont pour l'instant opté pour une collaboration entre spécialistes, laquelle peut cependant se mettre en place sur la base non seulement d'une série de réflexions méthodologiques, mais aussi d'une prise en considération des conditions pratiques dans lesquelles une telle étude peut être menée. Les volumes de mélanges et les actes de colloques sont d'autant plus profitables que le thème proposé n'est pas trop vaste et que les contributions de chaque auteur, chacun dans son propre domaine, répondent à la même question. Il s'agit sûrement d'un chemin à parcourir qui peut

inverser la tendance à la séparation entre les études d'histoire grecque et celles d'histoire romaine et faire émerger avec force pour les deux périodes les contextes, aspects et caractéristiques souvent négligés ou sous-estimés.

Alberto DALLA ROSA

Universität zu Köln
Historisches Institut – Alte Geschichte
Albertus-Magnus-Platz
D-50923 Cologne
alberto.dallarosa@gmail.com

Bibliographie

- ALCOCK, S. E. (éd.) (2001) : *Empires : Perspectives from Archaeology and History*, Cambridge.
- BANG, P. F. (2003) : « Rome and the comparative study of tributary empires », *MHJ*, 6, p. 189-216.
- (2007) : « Trade and empire : in search of organising concepts for the roman economy », *Pe&P*, 195, p. 3-54.
- (2008) : *The Roman Bazaar : A Comparative Study of Trade and Markets in a Tributary Empire*, Cambridge.
- BANG, P. F. et BAYLY, C.A. (2003) : « Introduction : comparing pre-modern empires », *MHJ*, 6, p. 169-187.
- BEECROFT, A. (2010) : *Authorship and Cultural Identity in Early Greece and China : Patterns of Literary Circulation*, Cambridge.
- BENDIX, R. (1977) : *Nation-Building and Citizenship : Studies of our Changing Social Order*, Berkeley.
- (1978) : *Kings or People : Power and the Mandate to Rule*, Berkeley.
- BÉRENGER, J. et TULARD, J. (1997) : *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, Paris.
- BLOCH, M. (1934) : « Une étude régionale : géographie ou histoire ? », *Annales d'histoire économique et sociale*, 25, p. 81-85.
- BONNELL, V. E. (1980) : « The uses of theory, concepts and comparison in historical sociology », *CSSH*, 22, p. 156-173.
- CHAMPION, C. (2007) : « Empire by invitation : Greek political strategies and roman imperial interventions in the second century B.C.E », *TAPhA*, 137, p. 255-275.
- DOYLE, M. W. (1986) : *Empires*, Ithaca.
- DUVERGER, M., éd. (1980) : *Le Concept d'empire*, Paris.
- ECKSTEIN, A. M. (2006) : *Mediterranean Anarchy, Interstate War, and the Rise of Rome*, Berkeley.
- (2008) : *Rome Enters the Greek East : from Anarchy to Hierarchy in the Hellenistic Mediterranean, 230-170 B.C.*, Malden, MA - Oxford.

- GENÉT, J.-P. (2007) : *Rome et l'État moderne européen*, Rome.
- HARRIS, W. V. (1979) : *War and Imperialism in Republican Rome 327-70 B.C.*, Oxford.
- HURLET, F., éd. (2008) : *Les Empires : Antiquité et Moyen Âge. Analyse comparée*, Rennes.
- (2011) : « (Re)penser l'Empire romain. Le défi de la comparaison historique », *DHA*, suppl. 5, p. 107-140.
- KALLET-MARX, R.M. (1995) : *Hegemony to Empire : the Development of the Roman Imperium in the East from 148 to 62 B.C.*, Berkeley.
- LUNDESTAD, G. (1986) : « Empire by invitation ? The United States and Western Europe, 1945-1952 », *JPR*, 23, p. 263-277.
- MADÉLINE, F. (2007) : « L'empire et son espace. Héritages, organisations et pratiques », *Hypothèses*, p. 213-225.
- MORRIS, I. et SCHEIDEL, W., éd. (2009) : *The Dynamics of Ancient Empires : State Power from Assyria to Byzantium*, Oxford.
- MUTSCHLER, F.-H. (1997) : « Vergleichende Beobachtungen zur griechisch-römischen und altchinesischen Geschichtsschreibung », *Saeculum*, 48, p. 213-253.
- (2006) : « Tacitus und Sima Qian. Eine Annäherung », *Philologus*, 150, p. 115-135.
- (2007) : « Sima Qian and his western colleagues : on possible of description », *HeT*, 46, p. 194-200.
- (2007) : « Tacitus und Sima Qian : Persönliche Erfahrung und historiographische Perspektive », *Philologus*, 151, p. 127-152.
- (2008) : « Tacite (et Tite-Live) et Sima Qian : la vision politique d'historiens latins et chinois », *BAGB*, p. 123-155.
- MUTSCHLER, F.-H. et MITTAG, A., éd. (2008) : *Conceiving the Empire : China and Rome Compared*, Oxford.
- RAGIN, C. et ZARET, D. (1983) : « Theory and method in comparative research : two strategies », *Social Forces*, 61, p. 731-754.
- RAGIN, C. C. (1987) : *The Comparative Method : Moving Beyond Qualitative and Quantitative Strategies*, Berkeley.
- RICHARDSON, J. S. (2008) : *The Language of Empire : Rome and the Idea of Empire from the Third Century BC to the Second Century AD*, Cambridge.
- SAVALLI-LESTRADE, I. et COGITORE, I., éd. (2010) : *Des rois au prince : pratiques du pouvoir monarchique dans l'orient hellénistique et romain, IV^e siècle avant J.-C.-I^{er} siècle après J.-C.*, Grenoble.
- SCHEIDEL, W., éd. (2009) : *Rome and China : Comparative Perspectives on Ancient World Empires*, Oxford.
- SKOCPOL, T. et SOMERS, M. (1980) : « The uses of comparative history in macrosocial inquiry », *CSSH*, 22, p. 174-197.
- TILLY, C. (1984) : *Big Structures, Large Processes, Huge Comparisons*, New York.
- ZECCHINI, G. (2005) : « Egegnie a confronto : Roma e gli Stati Uniti », dans *Storia romana e storia moderna. Fasi in prospettiva*, éd. par M. Pani, p. 155-166.